

Voyage en Perse *

Alain G.

Départ le 6 octobre de Paris, à 11 h, et arrivée à Téhéran vers 21 h après une escale rapide à Bahreïn. La procédure du pré-visa faite depuis Paris s'est avérée efficace, puisqu'il suffit de se présenter au guichet, où il n'y a personne, de payer 50 euro, pour se retrouver muni d'un visa et passer sans encombre le poste de police réservé aux étrangers. Reste à récupérer les bagages mais, seul passager venant de Paris, on me les avait mis de côté. Heureusement que je les ai repérés devant le guichet des réclamations, car je ne voyais rien venir sur le tapis roulant.

Notre guide chauffeur, un cinquantenaire grisonnant, nous attendais devant la sortie. Il m'a aidé à changer un peu d'argent, à un taux qui lui a paru correct, et je me suis retrouvé millionnaire en rials puisque 100000 rials valent à peu près 2,5 euros ! On se demande pourquoi tous ces zéros. La route de nuit m'a paru compliquée ; nous sommes passés devant le mausolée de l'imam Khomeini repérable à ses quatre minarets surmontés d'une grosse flamme verte en verre ; tout le monde n'a pas la classe de Shah Jahan ou de Tamerlan.

Compte tenu du décalage horaire, nous sommes arrivés à l'hôtel à 23 h 30 où on nous a donné une chambre confortable sans plus, mais pas trop bruyante !

Mercredi 7 : Téhéran

Alors que je m'étais préparé à une journée sans chauffeur et sans voiture, il n'en a rien été. Rendez vous à 9 h 30 après avoir établi le programme de la journée. D'abord le musée national tout près de l'hôtel, que j'avais repéré pour l'atteindre à pied. C'est un musée archéologique, avec des collections d'objets provenant des sites les plus anciens, Elam, Suse, Persépolis. Des pièces uniques comme la stèle d'Hamourabi, le rouleau de Xerxès destiné à être imprimé sur des tablettes d'argile¹ ou le bas relief représentant un Grand Roi donnant audience au chef de ses armées. Quantités de pote-

*Faut-il dire en Perse ou en Iran ? J'ai choisi le premier, parce que le second n'a été pris comme nom officiel qu'en 1935 suite à un coup d'état, et qu'il fait référence aux aryens, terminologie lourde d'interprétations.

1. ... mais dont les originaux sont au Louvre et au British Museum. Ce rouleau en cunéiforme est très explicite sur la liberté de religion, ce qui vers -500 mérite d'être souligné.

ries, remontant jusqu'au septième millénaire avant notre ère sont si finement peintes qu'elles devraient inspirer nombre d'artistes contemporains.

Après, nous sommes allés au bazar, autour duquel nous avons longuement tourné pour chercher une place. Le chauffeur voulait nous accompagner, de peur que je me perde, mais aucune place disponible et je l'ai convaincu que j'y arriverai tout seul. C'est ce qui est arrivé, mais j'ai dû faire attention. A partir du boulevard piétonnier, noir de monde, qui le borde côté nord, on pénètre dans un dédale de rues couvertes aux boutiques multicolores. Rapidement, on change de rue pour changer de commerces. Et l'on est attiré par des placettes au toit voûté percé d'ouvertures qui laissent passer la lumière. Il faut garder le sens de l'orientation pour revenir au boulevard.

Si j'avais été à pied, je serais resté plus longtemps et j'aurais traîné dans le quartier. Mais puisque nous avons une voiture, gagnons les quartiers nord. Le musée Reza Abassi est un autre lieu intéressant. Il y a trois niveaux très différents. Le plus haut est consacré aux objets archéologiques, comme les bronzes du Loristan, aux formes si originales, et à la vaisselle et aux bijoux en or ou en pierre (lapis lazuli, cornaline), tous antérieurs à la période grecque. Celui du milieu contient des céramiques des périodes islamiques et au premier étage se trouve tout ce qui relève de l'écrit, des manuscrits, des corans du IX-ème siècle, de la calligraphie avec des enluminures et des miniatures persanes.

Pour finir la journée, nous avons voulu grimper sur le fameux Mont Tochal qui domine toute la ville. C'est le rendez vous bien connu de la jeunesse qui cherche à éviter la surveillance de la police des moeurs. Un téléphérique monte jusqu'au sommet, quand le ciel est clair. Ce n'est pas le cas aujourd'hui et la vue du parking, au dessus des très chics quartiers nord, est estompée par un fog et des brumes dues aux véhicules en trop grand nombre et à l'effet de cuvette. Si nous avons emprunté le chemin qui mène vers le sommet, c'est plus pour soutenir l'élan libertaire de la jeunesse que pour agrandir la vue sur la ville.

Retour à l'hôtel au milieu des embouteillages, perpétuels à Téhéran et plus encore à cette heure-ci. Les feux rouges sont le plus souvent à l'orange et les conducteurs changent sans cesse de file ou se tiennent entre deux. Le demi tour est aussi très fréquent, ainsi que le stationnement en double, voire triple, file. Beaucoup de piétons traversent n'importe où, car les passages cloutés sont des leurres ; les attirer pour mieux les écraser. Il faut donc se lancer au milieu du courant, agiter les bras et foncer au moindre trou. Le port du tchador n'arrange pas les choses, comme pour une baignade qui se transformerait vite en noyade.

Jeudi 8 : Qom et Kashan

Départ à 9 h 30 pour aller à Kashan en passant par Qom pour voir le mausolée de Fatemeh, la soeur d'un imam du IX-ème siècle. Il fut construit

beaucoup plus tard, mais avec faste puisque couvert d'une coupole en or encadrée de quatre minarets. Cette ville sainte est sur la route, sinon nous n'aurions pas fait le détour. D'autant plus que la morale religieuse y est très forte et que, pour les femmes, le tchador soit obligatoire et que les non musulmans ne peuvent entrer dans le tombeau, seulement dans la cour. Je suis donc allé seul pour faire quelques photos avant de m'apercevoir qu'elles étaient interdites. Il y avait foule dont un grand nombre de femmes, pleines de ferveur, toutes de noir vêtues, souvent accompagnées d'enfants. Elles entraient par une porte et ressortaient par une autre en un flux continue de part et d'autre du large portail surmonté d'une voûte en miroir. Seul étranger, personne ne m'a rien dit, ni même dévisagé. Pas la moindre remarque pour les photos, faites discrètement.

Une fois sortis de Qom, nous avons repris l'autoroute de Kashan. Depuis Téhéran, elle traverse un désert de sables bordé au loin par des collines et des montagnes tout aussi désertiques. Pratiquement pas de végétation et aucunes cultures ; des *badlands* à perte de vue. Aux abords de Kashan, on retrouve quelques cultures, en particuliers des rosiers le long de la route car l'une des spécialités du lieu est l'eau de rose, très utilisée dans la fabrication des gâteaux et Allah sait combien les iraniens aiment les pâtisseries.

Avant d'entrer en ville, nous sommes allés visiter le Jardin de Fin, petit parc construit autour d'une résidence d'été du Shah Abbas Ier au début du XVII-ème siècle. Des sources y jaillissent et les bassins font courir l'eau de toute part. Un vaste hammam a été ajouté. L'endroit est charmant, sans plus, car le palais reste modeste et il y a peu de fleurs entre les arbres.

Une fois rendus à l'hôtel, un superbe bâtiment ancien minutieusement restauré au coeur de la ville, nous sommes répartis à pied. En attendant l'ouverture du bazar, qui fait la sieste, nous avons visité la mosquée Agha Bozorg et sa *madrash* (école religieuse où les étudiants sont hébergés). L'arrivée est surprenante, car il y a des motos garées jusque dans l'entrée. Elle domine une vaste esplanade devant le bâtiment largement ajouré, coiffé par une coupole encadrée de deux minarets couverts de carreaux faïence. En descendant les escaliers sur les côtés, au niveau de l'esplanade, on découvre qu'elle cache un grand creux de plus de 5 m de profondeur qui contient un vaste jardin arboré, avec un bassin, sur lequel donnent les chambres des étudiants. Certaines sont ouvertes et de jeunes hommes font leur lessive ; d'autres bavardent sur un tapis dans la mosquée. L'endroit est d'un grand calme et personne ne fait attention à nous, non plus qu'aux autres rares touristes.

Le bazar s'est enfin animé et nous pénétrons dans ses ruelles par une entrée latérale. A une centaine de mètres nous tombons sur une mosquée visiblement ancienne qui domine une vaste cour rectangulaire. C'est Soltaniyeh qui date de l'époque Seldjoukide (autour de l'an 1000), restaurée au début du XIX-ème. A l'intérieur, un tombeau est masqué par une cage en verre de couleur verte, pas très belle, et sur le sol, plusieurs petits tapis de

prière sont alignés devant les portraits de jeunes hommes, sans doute des martyrs de la guerre Iran-Irak, très vénérés en Iran. Dans le bazar, ce sont de magnifiques coupoles, percées de trous pour la lumière et l'aération, qui dominent des cafés, ou des déballages de brocanteurs. Une autre mosquée se trouve au nord du bazar. Un retour par sa rue principale, entre des boutiques de toutes sortes, habillement, bijoux, tapis et outillage, fréquentées par une population nombreuse, nous a ramené à l'hôtel, un havre de paix.

Vendredi 9

Sur la route d'Ispahan, il y a d'abord Abyaneh, un village de montagne. Pas tout à fait sur la route qu'il faut quitter pour remonter une vallée étroite. Sans regret, parce que l'autoroute entre Kashan et Ispahan est dans un vrai désert aride. Du sable et des cailloux et au loin des montagnes dépourvues de végétation. Le centre de l'Iran est un pays sec. D'où la surprise de trouver quelques arbres dans notre petite vallée, une fois dépassé un petit camp militaire aux canons pointés vers le ciel. C'est qu'il y a dans les environs des équipements en rapport avec le nucléaire iranien très en vogue ces temps-ci. Un torrent court entre des buttes de rochers bruns et permet à quelques peupliers de suivre son lit. Au bout du chemin, derrière un gros rocher se cache le village d'Abyaneh.

Accroché dans une pente raide au pied d'une falaise, les maisons s'empilent les unes sur les autres, de part et d'autre de ruelles qui souvent servent de canalisation d'eau. Ici, elle est abondante et arrose des cultures en contrebas. Les demeures sont le plus souvent en pierre et en torchis ; elles ont la couleur de l'argile rouge. Quelques balcons, des fenêtres en bois ajourées et de belles portes cloutées avec deux marteaux : un petit pour annoncer la visite d'une femme et un gros pour les hommes car, si elle est seule, l'une ne peut recevoir la visite des autres. Ce très joli village est un lieu d'excursion pour les iraniens en ce jour de repos. Ils sont venus en famille, vêtus de leur habits du dimanche. Les femmes ont souvent des tenues plus colorées que leur triste tchador et certains couples ont même revêtu des tenues traditionnelles magnifiques. Nombreux sont les groupes de jeunes filles qui se photographient à tour de bras avec leur téléphone. Le manche à selfies est devenu un accessoire indispensable.

Revenus sur la grand route, nous avons traversé une zone où il était interdit de s'arrêter et de faire des photos. Tout est bien planqué et il n'y a rien à voir hormis du désert à perte de vue. Dans la proche ville de Natanz, nous nous sommes arrêtés pour visiter la mosquée Jameh et un tombeau attendant. La mosquée est désaffectée et dans un piètre état. Seuls son toit conique couvert de faïences bleues et son élégant minaret sont dignes d'intérêt. Ainsi que la façade du tombeau avec ses nombreuses compositions de carreaux de couleurs et la porte encadrée d'une inscription figée dans les faïences. Tout ceci est bien visible de l'extérieur ; il était inutile de prendre

un billet !

Nous sommes arrivés à Ispahan en début d'après midi. Notre hôtel est au bord de la rivière Zayandeh, ce qui fait un peu loin du centre, mais plutôt proche des célèbres ponts construits au XVII-ème. Nous y sommes allés nous promener en fin d'après midi, pour nous apercevoir qu'il n'y a aucune rivière à enjamber, pas une goutte d'eau ! C'est néanmoins une belle balade sur des rives aménagées en parc où de nombreux iraniens viennent pique-niquer ou simplement faire la sieste en ce vendredi jour de repos. Nous avons même entendu un joueur de ney et un chanteur classique jouer quelques morceaux. Nous avons emprunté les ponts Chubi et Khaju où la jeunesse d'Ispahan se rencontre, chahute et joue de la guitare. Les filles très maquillées draguent en tchador (modèle court sur pantalon) et tous se photographient par téléphone.

Samedi 10 : Ispahan

Journée monument aujourd'hui, et il en sera de même demain. Il faut trier les sites d'intérêt. Nous commençons par la mosquée Jameh. Le chauffeur nous laisse dans un passage souterrain d'où sort une rampe qui doit conduire à la mosquée. Rendez-vous dans une heure trente. En fait, la rampe débouche sur une gigantesque place, écrasée de soleil, où il n'y a pas d'entrée de mosquée ! A l'autre bout de la place, je vois bien un grand minaret et une coupole de mosaïque bleutée ; allons voir. Plus je me rapproche, plus je doute, car tout ça ne me paraît pas très ancien. Renseignements pris, c'est de l'autre côté et je retraverse la place en direction d'un dôme marronasse qui ne paye pas de mine. Après avoir contourné l'entrée du marché, j'arrive effectivement devant un imposant portail tout couvert de mosaïques. Cette mosquée commence avec les Seldjoukides au XI-ème siècle et n'a pas cessé d'évoluer. Tamerlan et ses successeurs (XV-ème) ont recouvert le portail, la cour gigantesque et les *iwans* (portes monumentales) sur les quatre côtés de la cour de carreaux de faïence dessinant des motifs floraux et des formules religieuses. Leur talent explose à Samarkande et il n'est guère moindre ici. L'*iwan* sud, le plus majestueux, permet d'entrer dans la mosquée. Plus de mosaïque, plus de décoration, de simples murs en plâtre dégradés, une voûte aux pierres apparentes, une lumière chiche. Quel contraste avec l'éclatante luminosité de la cour ! Derrière l'*iwan* opposé, un shah avait établi sa demeure et très sensiblement étendu la surface construite. Beaucoup de colonnes massives, de voûtes en pierres apparentes, mais rien de remarquable. Sauf que toutes ces constructions ont résisté à tous les tremblements de terre.

Au sortir de l'édifice, il faut entrer dans le bazar, c'est même le plus court chemin pour retrouver la place de départ. En le parcourant en diagonale, on arriverait directement sur la place de l'imam, notre seconde étape. Mais c'est en voiture que nous y allons après moult détours, sauf qu'elle est piétonne et qu'on ne peut s'arrêter qu'à une centaine de mètres. Le programme est chargé tant il y a de chose à voir autour de cette place, la seconde plus grande du

monde. Ce qui frappe en arrivant, c'est sa structure. Elle est organisée comme une cour de mosquée. Un gigantesque rectangle bordé d'arcades régulières sur deux niveaux, qui sont aujourd'hui des boutiques plutôt luxueuses, et quatre monuments au milieu des quatre côtés. Tout cela à été conçu par Shah Abbas 1er et s'est parfaitement conservé. Au nord une grande porte couverte de mosaïques, au sud la célèbre mosquée de l'imam dans le style timouride, à l'est une petite mosquée à la façade de même style mais à la coupole couverte de faïences plutôt jaunes et à l'ouest un petit palais, Ali Qapu, disposant d'une vaste terrasse surélevée, où le Shah tenait audience en admirant la place.

Nous avons commencé par le portail Queysarieh qui est une des entrées du bazar. Les rues couvertes, aux plafonds percés d'ouvertures pour laisser entrer la lumière, partent dans plusieurs directions. Nous avons pris celle qui longe la place car elle permet d'éviter soleil et chaleur. Ce sont principalement des boutiques d'artisanat, mais aussi des pâtisseries et des marchands de halva, de nougats et autres friandises. En passant devant la petite mosquée Sheikh Lotfollah, on nous a fermé la porte au nez. Aussi nous sommes nous précipités à la mosquée de l'imam en espérant qu'il ne soit pas trop tard.

Le portail était ouvert et nous n'avons pas pris la peine de bien l'examiner, puisqu'il est toujours visible de l'extérieur. Nous sommes entrés mais nous avons buté sur une gigantesque tente qui occupait toute la cour intérieure. Pas question de la contourner et de pénétrer dans la célèbre mosquée. Adieu mosaïques bleues, coupole fleurie de roses et *madrash* d'où l'on peut admirer le dôme. Après avoir longuement contemplé la porte couverte de mosaïques bleues, pour me consoler, j'ai contourné le bâtiment. D'un parking sauvage situé derrière la place, j'ai vu et photographié l'envers du dôme et ses deux minarets.

Après une longue pause dans un café, difficile à trouver car il y en a très peu, nous sommes allés visiter le palais Ali Qapu. La salle au rez de chaussée qui décrit les différentes étapes de sa construction prévient le visiteur : les escaliers sont très raides. Effectivement. Les trois premiers niveaux sont des salles d'attente pour les courtisans. Il y a juste une pièce avec des niches carrelées pour s'asseoir devant une petite cheminée. C'est au quatrième que le Shah reçoit. Soit sur une magnifique terrasse dont la couverture est portée par des fines colonnes en bois, soit dans une pièce attenante finement décorée. Sur la terrasse, il avait fait construire un grand bassin en pierre, avec des fontaines et l'on se demande encore comment l'eau pouvait monter jusque là. Au dessus, des escaliers encore plus raides montent à un salon de musique dont la décoration en relief, sur les murs comme au plafond, évoque des instruments de musiques et des motifs floraux.

Ayant retrouvé notre chauffeur nous sommes allés voir le plus vieux pont d'Ispahan, le Sharestan qui date du XII-ème siècle et, après une pause à l'hôtel, nous sommes ressortis à pied pour voir et arpenter le pont Si-o-Seh, bien plus beau au coucher du soleil. Bien qu'il ait aussi deux niveaux de

passage, il n'égale toutefois pas celui de Khaju.

Dimanche 11 : Ispahan

Seconde journée monuments à Ispahan ; c'est nécessaire. Nous avons commencé par la mosquée Sheikh Lotfollah et donc traversé la place de l'imam de bon matin, presque vide, en contournant les bassins et leurs fontaines. Sa façade était encore à l'ombre quand nous avons franchi la porte. En suivant un couloir entièrement carrelé aux dominantes bleues, nous sommes directement entrés dans la salle des prières, aujourd'hui désaffectée. Elle est stupéfiante de beauté, par sa simplicité, ses entrées de lumières, ses panneaux de mosaïque et sa voute au dessus d'une bordure circulaire de fenestrons. Il n'y eut bientôt plus personne et il ne restait plus qu'à admirer les lieux. Je n'ai pas eu si souvent l'évidence d'un chef d'oeuvre mais là, je n'hésite pas ! Je ne peux hélas faire aucune comparaison avec la mosquée de l'imam.

Le temps de retraverser la place et un jardin très calme planté de roses et de bustes de poètes disparus, nous entrons dans le parc ravissant et parfaitement entretenu du palais Chehel Sotun. C'est un pavillon de réception du Shah qui date de la moitié du XVII-ème siècle. Il doit son nom aux vingt colonnes de son vaste porche qui, en se reflétant dans le long bassin qui lui fait face, en font quarante. Mais encore une fois, pas de chance. Il y a des échafaudages sur la moitié droite, ce qui fait qu'il en manque beaucoup et l'eau du bassin, verdâtre, ne reflète rien. Passé le porche, l'entrée est tapissée de miroirs, plafond compris, et donne sur un vaste vestibule. On ne visite qu'une pièce, celle qui contient les fresques murales qui ont fait la célébrité du lieu. Elle est effectivement couverte de scènes historiques, le Shah recevant d'autres souverains qu'il va aider, des batailles dont il est sorti victorieux, des réceptions dont il est le phare. Autour, beaucoup de scènes de danse, donc de musique, et tout autour de la salle, sous les grandes compositions, une série de peintures presque galantes, dans lesquelles des jeunes, des deux sexes, boivent dans des coupes qui n'ont pas dû contenir que de l'eau.

Pour le centre ville, nous avons vu l'essentiel. Reste la périphérie. Notre guide vante les mérites d'un édifice aux minarets oscillants. C'est assez loin et tout dépend que l'on puisse ou non observer le phénomène. Nous avons eu de la chance, une séance était prévue 10 mn après notre arrivée. Tout d'abord l'édifice est plutôt petit, comme un porche en creux couvert d'une terrasse. Aux deux bords, deux petits minarets de 5 m de haut se dressent. Beaucoup d'iraniens attendent, il faut dire qu'il ne payent pas, a contrario des étrangers. La séance débute avec le passage sur la terrasse d'un homme qui se glisse dans l'un des minarets et s'agit de façon à le faire osciller. C'est très net. Mais plus surprenant, c'est que le second minaret se met aussi à osciller, en accord avec le premier. Et tout cela dure 3 mn. Après, il y a une vidéo commentée en persan pour expliquer le phénomène, que je n'ai bien sûr pas comprise.

Ispahan a un quartier arménien ; Il provient d'une population déportée au XVII-ème depuis la ville de Jolfa dans le nord-ouest du pays. Le quartier s'appelle Jolfa et comme ils ont été autorisés à pratiquer leur religion, ils ont rapidement construit une église puis une cathédrale. C'est elle que l'on visite et curieusement, l'extérieur ressemble à une mosquée. Sauf qu'il y a un clocher à la place d'un minaret, mais elle a un toit en coupole. A l'intérieur, pas de confusion possible puisque tous les murs sont peints de scènes de l'ancien et du nouveau testament, y compris tout un pan de mur sur les souffrances charnelles, et dénudées, que l'on endure en enfer. Jésus et ses saints sont partout. Au fond de la cour, se trouve un petit musée des réalisations arméniennes, en particulier dans le domaine de l'édition, puisqu'ils ont imprimé leur premier livre vers 1640.

En fin d'après midi, nous avons fait une promenade qui remontait le boulevard principal, Chahar Bagh. Nous avons bifurqué dans un joli jardin qui entoure le petit palais Hasth Behesht. Aux coins des fenêtres en ogive, des mosaïques animales ajoutent de ravissantes notes de couleur à des murs austères.

Lundi 12

Sur la route de Yazd, nous faisons deux arrêts. Tout du long, en dehors de quelques cultures à la sortie d'Ispahan, c'est le désert du Lut. Aridité et monotonie sur une route aux deux voies séparées parcourue par les nombreux camions qui se rendent dans le sud-est ou en reviennent. Le premier arrêt est dans la ville de Ma'in pour visiter une très vieille mosquée du X-ème siècle sans réelle ornementation excepté un beau *mihrab* en bois. Seule curiosité, des sortes de caves souterraines qui traversent la cour et qui auraient pu servir de prison, ou de lieu de refuge en cas d'attaque.

Le second est dans le gros village de Meybod. Il contient le château de Narein, grosse forteresse en boue séchée qui repose sur un talus. C'est une place qui remonte à 4000 ans, et la forteresse s'est construite sur d'anciennes demeures, d'où sa surélévation. Malgré son matériau, la tour de garde détachée, les remparts et le bâtiment sommital se sont bien conservés. Du toit terrasse on domine toute la ville ; elle est uniformément de la même couleur, également construite de briques de la même argile.

Ce qui surprend dans la visite du caravansérail du village, c'est que les briques sont cuites et de bien meilleure qualité. Il a été entièrement restauré et paraît tout neuf. A l'entrée, une conduite d'eau souterraine, le système ancien des *qanats*, permet d'amener l'eau courante jusqu'au centre de la cour. Ces canalisations souterraines, dans des galeries creusées et entretenues sur des dizaines de km, permettaient d'acheminer l'eau des montagnes jusque dans les villes et servaient aussi à l'irrigation. Ici, on descend dans un petit bâtiment pour être au niveau de l'eau. Des niches en retrait, où l'on peut s'asseoir permettent de rêver : conversations ou marchandages, lessives ou

ablutions, sieste au frais, encore que dans ces caravanes de la route de la soie, il n'y ait pas de jour de repos.

Les chambres du caravansérail ont été aménagées en magasin d'artisanat, sauf un grand espace en galerie qui est un musée du tissage *zilu*. Ce sont de grands tapis en coton, réversibles, aux dessins prétendument simples et d'une seule couleur, en dehors du fond beige. Ils étaient destinés aux sols des mosquées ou des demeures. Ce style, qui fait penser aux *quilims*, aurait été élaboré ici et aurait fait la renommée de la cité. Une vingtaine de pièces très anciennes, la plus usée datant d'avant 1400, sont exposées. La plupart contiennent des versets du Coran, si bien que les dessins ne sont pas si simples que ce qui est dit.

C'est dans ce village que je découvre mon premier *badgir*. Il s'agit d'une tour, ouverte sur ses quatre faces, haute de 4 m au moins pour la partie haute, destinée à capter le moindre vent pour rafraîchir la maison. Le système n'est pas simple, car l'air est envoyé sur un bassin d'eau et se rafraîchit avant d'envahir la maison.

Nous reprenons la route pour arriver à Yazd vers 15 h 30. Le temps de laisser passer les grosses chaleurs, je ressorts pour traîner en ville. Nous sommes très près du *takieh* Amir Chakhmaq, construit du temps des timourides pour commémorer le martyr de l'imam Hossein. Ses deux rangées d'arcades prennent des couleurs orangées dans le soleil couchant et ses deux grands minarets lui donne un air d'oiseau préhistorique. C'est un monument unique, emblématique de l'Iran. La mosquée adjacente est en travaux, mais c'est l'heure de la prière et je n'ose m'immiscer. Restent les bazars tout illuminés et pleins de femmes en tchador. Les boutiques de bijoux en or me semblent très nombreuses.

Mardi 13 : Yazd

C'est dans cette ville que se trouvent les principaux sites zoroastriens d'Iran. Le plus intéressant, en bordure sud de la ville, est un lieu pour les morts. Ils étaient hissés au sommet d'une colline et abandonnés aux vautours ; les incinérer aurait pourri l'air et les enterrer salit la terre. Les oiseaux au moins s'en nourrissaient. Du moins jusque dans les années soixante, quand le rite a été abandonné. C'est donc par le site de Dakhmeh que nous avons commencé la journée. Il faut grimper au sommet d'une colline pour pénétrer dans une enceinte à ciel ouvert où il n'y a rien. A l'extérieur, on domine quelques constructions plus ou moins en ruine sans la moindre explication sur leur usage ; demeure des prêtres, entrepôts des défunts, conservation des ossements ? Sur la colline en face se dresse une autre enceinte du même type, plus délabrée encore, que je renonce à visiter.

L'autre site, l'Ateshkadeh, est un piège à touristes. Dans ce temple à colonnes style Maison Blanche, bâti en 1940, brûle un feu continu depuis l'an 470 ! Le brasero, en forme de vase de Soisson des livres d'histoire pour

enfants, est derrière une vitre, et la salle d'où on peut l'observer sans en sentir la chaleur symbolique est illustrée des principes du zoroastrisme auxquels on ne peut qu'adhérer.

Passons à la mosquée Jameh, beaucoup plus sérieuse. Ses deux minarets de 48 m dominent la rue piétonne qui y conduit. Comme elle est étroite, le portail l'est aussi, mais il est orné de magnifiques faïences à dominante bleu. Passée l'entrée, on débouche dans une vaste cours transversale pratiquement sans aucun décorum. Celui-ci est concentré dans la mosquée elle-même. Tous les panneaux sont savamment composés comme des mosaïques, chaque motif d'une couleur fixée étant découpé selon sa forme. Un travail d'orfèvre qui avait amené à l'invention du carreau émaillé suivant le motif, mais de forme régulière, donc plus facile à poser. Tout au fond le *mirhab* reflète la lumière sur tous les murs, comme la parole que l'imam se diffuse dans toutes les directions. Après Sheikh Lotfollah, c'est la seconde plus belle mosquée du pays.

Après, nous nous sommes enlisés dans des visites convenues, parce qu'elles figuraient dans mon guide et qu'elles font partie des sites notables. Le premier est ce que l'on appelle la prison d'Alexandre. Le macédonien est bien passé par là en encerclant la ville, mais c'est par dérision que, lors de la conquête arabe, toute la ville de Yazd fut surnommée la prison d'Alexandre. L'école désaffectée qui porte cette enseigne et que l'on visite n'est qu'un centre commercial artisanal et la salle souterraine qui évoque la prison n'est que l'accès à un *qanat* transformé en café pour profiter de la fraîcheur toute relative.

La mosquée désaffectée a une belle coupole vue de l'extérieur. La maison Khan-e Lari, dans une ruelle toute proche, n'a rien de bien remarquable, hormis ses décorations dans la cour et une chambre aux miroirs, dont le plafond est décoré de portraits de coquettes du siècle dernier qui ont curieusement échappé aux ayatollahs. Si les fonctionnaires qui occupent les lieux la font visiter, c'est sans doute pour arrondir leurs fins de mois !

Quant au Doulat Abad, c'est un grand jardin, moyennement entretenu, traversé par un long bassin qui aboutit au plus haut *badgir* de la ville (et du monde) qui culmine à 33 m. Le petit bâtiment qui le soutient est plein d'ouvertures et de portails vitrés aux carreaux de couleur. Sous le *badgir* lui-même, j'ai effectivement senti un peu d'air qui me tombait sur la tête, mais de là à parler de fraîcheur ! Par contre les bancs à l'ombre le long du bassin sont bien plus agréables.

Mercredi 14

Aujourd'hui, petit trajet sur la carte d'Iran, car ce soir nous dormons dans un caravansérail en plein désert qui n'est qu'à 60 km au sud de Yazd. Pour meubler la journée, nous allons visiter deux sites au nord-est de la ville. Le premier est un lieu de pèlerinage zoroastrien où eu lieu un miracle. Une

princesse achéménide, la fille du dernier Grand Roi, fuyait l'invasion arabe, en 640. Réfugiée dans les montagnes, la voici coincée, sans eau, quand elle jette son bâton contre la paroi. La montagne s'ouvre, une source jaillit, elle est sauvée grâce au dieu. Ce lieu s'appelle Chak-Chak et bien sûr il est perdu dans un recoin du désert au pied de falaises abruptes. Il y a maintenant un village pour abriter les nombreux pèlerins vers la mi-mai.

Ce matin il n'y a personne quand nous grimpons les marches qui permettent de traverser le village désert et d'atteindre la grotte sauf le vendeur de tickets perçoit son obole. Arrivés à la grotte, dont les portes en cuivre sont décorées de deux hallebardiers achéménides, grosse déception. Un carrelage au sol et sur les murs ôte tout aspect naturel au lieu et une petite structure métallique moderne porte trois lampes à huile maigrichonnes. Deux trois dessins zoroastriens sont accrochés en hauteur et puis c'est tout. Nous redescendons bien déçus, alors qu'arrivent plusieurs voitures au parking. Dans les escaliers nous croisons une vingtaine de personnes, hommes femmes enfants de tout âge, très joyeux et contents de nous voir dans leur sanctuaire et d'échanger quelques mots avec nous. Ils transportent un important pique-nique, preuve qu'ils comptent y passer du temps.

Le second site est un village presque abandonné, Kharanaq, en retrait sur la route de Mashad. En fait, il est en cours de réhabilitation à des fins touristiques, car il a plus de 1000 ans. Le caravansérail à été remis à neuf ; il se visite et dans sa cour intérieure, les chambres semblent prêtes à l'emploi. Son toit offre une très belle vue sur tout le village. La plupart des maisons, en torchi ont fondu mais quelques unes, bien retapées, ont fière allure. Le minaret aussi. En entrant dans le village, il faut enjamber un *qanat* à ciel ouvert qui dispense une eau fraîche et généreuse. Le village n'a pas été abandonné à cause de l'eau et les cultures en contrebas font penser qu'il reste quelques habitants. D'ailleurs la mosquée au toit bleuté à aussi été restaurée, sans doute en premier. Le labyrinthe des ruelles offre une agréable promenade où il faut éviter de se tordre le pied.

Nous repassons pratiquement par Yazd pour gagner notre gîte de ce soir. La route est toujours aussi bonne et les camions foncent sur Karman. Nous les doublons quand brusquement notre chauffeur tourne sur un chemin de terre, face à une sorte de forteresse avec des tours d'angle arrondies, en retrait de la route d'à peine 200 m. C'est le caravansérail de Zeïnodine où l'on doit manger et dormir ce soir. Impeccablement restauré pour en faire une structure hôtelière, il attend ses visiteurs téléguidés par les agences de voyage. L'endroit est beau, dans la plaine désertique, aménagé avec force tapis et coussins pour prendre le thé autour du puits, mais c'est aussi une sorte de prison. Après le tour sur le toit en terrasse et une brève promenade pour s'éloigner de quelques centaines de mètres pour une photo de loin sur fond de montagnes, il n'y a rien à faire. Attendre l'heure du dîner en écoutant le bruit de fond des autres voyageurs. La lumière est chiche, les commodités ne le sont guère et les heures passent lentement. De plus, le dîner s'est avéré médiocre.

Il était suivi d'un spectacle affligeant dans lequel quatre serveurs tournaient en rond en cognant des battons. Bref, quitte à visiter ce caravansérail, j'aurais préféré retourner dormir à Yazd.

Jeudi 15

D'autant plus que c'est pratiquement ce qu'il faut faire pour attraper la route de Shiraz. Repartir vers le nord, jusqu'à 15 km de Yazd, et prendre une longue transversale pour rejoindre la grande route. Longue journée dans un désert à ne pas nourrir un mouton. D'ailleurs il n'y en a pas. Les touffes d'herbe sèche ne servent qu'à fixer ce mélange terre-sable impropre à tout. Au loin, plus ou moins distantes, se dressent des montagnes que mon oeil de grimpeur me déconseille d'escalader ; ce n'est pas du rocher, juste du relief.

La seule escale de la journée, c'est Passargades, un des rares sites archéologiques perses. Ancienne capitale de Cyrus II, je l'attendais avec impatience. D'où ma déception. Le site est très vaste, mais il n'y a pratiquement rien à voir. Un bus navette permet de commencer par le monument le plus éloigné. Reste un appareillage d'énormes blocs qui délimitent un terre plein en hauteur au dessus de la plaine. Deux mauvaises sentes permettent d'y accéder. On s'aperçoit que c'est plutôt un terrain vague, avec quelques tas de cailloux entourés de piquets et d'un câble, comme si l'on comptait fouiller là. Le second monument, distant de 500 m s'appelle Stone Tower. C'est dire qu'on ne sait rien sur cet amas de blocs, très chancelant, haut d'un quinzaine de mètres et nullement situé pour surveiller les environs. Encore 500 m pour arriver au Palais royal. On en est sûr, parce qu'il y a une inscription *Je suis Cyrus, roi achéménide*, sur un pilier d'angle bien conservé. Autrement, il ne reste que des demi colonnes, posées sur leur socle ou couchées sur un dallage de marbre, quelques gouttières d'irrigation qui courent à la périphérie et deux panneaux latéraux face à face, qui délimitent une entrée. Ils sont illustrés de bas-reliefs figurant les jambes de deux hommes, comme des gardiens figés dans la pierre. Et il ne reste que la partie basse, sans torse ni tête.

Les vestiges de ce palais constitueraient le monument le plus notable de Passargades s'il n'y avait aussi, un km plus loin le tombeau de Cyrus. Posé sur une pile de gros blocs qui forment un escalier de toute part, il est comme une petite maison, avec une ouverture et un toit à double pente. Pas la moindre décoration, par d'inscription ni de symbole religieux. Mais est ce sa forme originelle ? Il aurait été restauré à la demande d'Alexandre, et sa ressemblance avec les tombes grecques de Lycie et d'Anatolie vient peut être de là.

Reste encore une centaine de km pour Shiraz. Pour la première fois nous avons vu des zones cultivées, et nombreuses sont les camionnettes le long de la route qui vendent des fruits (melon, pastèques, grenades) ou des légumes (ognion, tomate). Nous sommes arrivés vers 16 h. Le temps de poser les bagages, nous avons fait un premier tour en ville autour de la forteresse de

Karim Khani et dans les bazars du centre, mais la nuit tombe vite, à 18 h.

Vendredi 16 : Persepolis

Persepolis est à 55 km au nord de Shiraz, moins d'une heure de voiture en ce jour de repos. Pas de ville alentour, juste un rond point pour déposer les visiteurs et un parking pour laisser son véhicule. Notre chauffeur nous donne trois heures pour visiter. Il les faut, largement. Une longue allée permet de gagner le pied des premiers escaliers, car Persepolis s'est construite sur une plate forme d'une dizaine de mètres au dessus de la plaine. Elle est accolée contre des montagnes rocheuses. Donc du bas, on ne voit rien que le haut des colonnes et une fois montés les escaliers, on découvre les vastes ruines ; c'est impressionnant. Par la taille du site, plus que par le nombre ou la hauteur des colonnes ou la taille des monuments. D'ailleurs, il y en a peu, puisque seuls quelques grands rois se sont succédés ici. Il y a juste leurs palais et les lieux de réception et d'exercice du pouvoir. Pas de ville plébéienne, sans doute quelques cantonnements pour les troupes qui devaient être nombreuses, pas de temple.

On pénètre par la porte de Xerxès, gardée par quatre taureaux ailés à tête humaine avec une longue barbe, d'inspiration assyrienne. Les animaux fantastiques ou naturels tiennent aussi une place importante. Une paire de griffons dominant les terriens du haut d'une colonne et les statues de chevaux et de taureaux abondent. Ils sont hélas entourés de barrières en plexiglas, sales, qui nuisent beaucoup aux photos. Mais le bas relief animalier le plus répandu, presque à l'identique, montre un lion mordant la croupe d'un taureau qui se cambre de façon que sa tête soit proche de celle du lion. Ce dernier est souvent de taille disproportionnée.

Les soldats, mèdes ou perses, sont omniprésents sur les bas reliefs, plutôt stéréotypés avec leurs coiffures et leurs barbes identiques et impeccablement peignées ! Et le dieu zoroastrien, Ahura Mazda est lui aussi très présent, sur les bas reliefs, mais aussi au fronton des tombeaux royaux comme nous le reverrons plus loin. La troisième catégorie très nombreuse, est constituée par les représentants des peuples conquis qui apportent des présents, parfois simples, une coupe, un fruit, un mouton. Des connaissances approfondies, que je n'ai pas, permettent de retrouver leur origine à des détails de vêtements. On les trouve le plus souvent en décor des rampes d'accès aux terrasses des palais, sans doute pour les rappeler à leurs devoirs.

Au dessus de la ville, dans les collines dominantes, on voit deux profondes entailles dans la montagne toute proche. Vues de plus près, une plate forme horizontale à été déblayée de façon à créer une face de rocher verticale et lisse. A la base, une pièce dont on ne voit que l'entrée à été creusée pour déposer le corps et au dessus un gigantesque bas relief à été sculpté. Ce sont les tombes d'Ataxerxès II et III. La scène du bas relief est la même. Une bande sur toute la largeur représente, sur deux couches, les nations dominées dont les

représentants soutiennent la scène du dessus. Là, le Grand Roi défunt, de taille modeste, se présente devant Ahura Mazda qui chevauche les symboles zoroastriens, un oiseau aux larges ailes rectangulaires déployées. Derrière lui, une sorte de sphère sur un trépied pourrait représenter le feu sacré.

Après être passé partout où les barrières le permettent, nous sommes ressortis du site pour aller au village de Naqsh-E Rostam, tout proche, où il y a une longue falaise naturelle. C'est là que quatre Grands Rois ont fait creuser leur tombeau. Il s'agit de Darius I et II, de Xerxès I et d'Ataxerxès I. Comme ils sont antérieurs à ceux de Persepolis, ce sont eux qui ont instauré la scène du roi devant son dieu, mais ils l'ont placée différemment. Sur une surface verticale polie, ils ont fait tailler une très large croix, genre croix rouge, dont la cavité du tombeau occupe le centre. Au dessus se déroule l'entrevue avec Ahura Mazda et la partie inférieure varie. Ces croix en creux sont placées assez haut pour qu'on ne puisse atteindre le tombeau. En dessous et entre elles, quelques rois plus tardifs (Ardeshir, Shapur), des premiers siècles de notre ère, ont ajouté quelques bas reliefs qui les mettent en valeur (couronnement, victoire sur les romains). Ils sont aussi très beaux et on leur pardonne de s'être immiscés dans ce lieu plutôt sacré.

Fidèles à nos habitudes, une fois rentrés, nous sommes ressortis après 16 h, quand la chaleur est retombée. Pour aller visiter la mosquée Vakil, à l'entrée du bazar du même nom, aujourd'hui fermé. Sa cour intérieure est un bouquet de fleurs, tant les mosaïques de ses deux iwans en sont couvertes. La dominante rose est d'ailleurs d'un curieux effet comparé à l'intérieur. Celui-ci est beaucoup plus austère avec son sol nu et ses grosses colonnes torsadées. Seules certaines voûtes entre les colonnes sont sobrement décorées ainsi que la *mirhab*, petit mais éteincelant. Le plus remarquable est le *minbar* (escalier) tout en marbre taillé dans un seul bloc.

En ressortant, nous avons suivis les préparatifs d'une célébration du martyr de l'imam Hossein. Cette cérémonie dure 10 jours et nous en avons entendu l'écho hier soir. Des chants, plutôt religieux, avaient envahi la nuit, et il semble bien que ce soit la même chose tous les soirs. Les gens ont plutôt l'air joyeux, surtout les enfants pour qui s'est l'occasion de se faire offrir un tambour ! De grands chariots tout en longueur, décorés de ce qui ressemble à des symboles de la passion, sont tirés dehors. Les gens, tout habillés de noir convergent vers une mosquée. Tous les édifices religieux affichent des tentures noires décorés de formules que je ne saurais comprendre.

Samedi 17

Journée de visite des monuments de la ville. Nous commençons par le plus éloigné, le mausolée de Saadi, un poète du XII-ème siècle, très célèbre ici. L'entrée est très chère, au même tarif que Persepolis, pour un jardin pas très grand et un bâtiment récent, couvert des mêmes faïences que la mosquée Vakil. Le tombeau aussi est récent et aux murs sont reproduits certains de

ses poèmes, sans la moindre traduction. Dans le jardin, un escalier descend vers un bassin à poisson. En fait, il s'agit d'une de ces pièces souterraines qui donne accès à un *ganat*, comme la prison d'Alexandre. Il y a bien un bassin, mais aucun poisson ! En un quart d'heure j'ai tout vu et je me demande si le mausolée de Hafez (autre poète célèbre ici) , que je dois visiter juste après n'est pas le même genre de piège à touristes et à devises. Devant le guichet de Hafez, j'en suis de plus en plus persuadé et décide de sauter l'étape.

La visite suivante est pour la *madrash* Khan, coincée dans le bazar, dont nous avons vu les portes fermées la veille. Hormis son portail d'entrée, massif et encore couvert de ses mosaïques sur sa face interne, elle a été très abîmée par des tremblements de terre et est toujours en travaux. Malgré cela, c'est toujours une école religieuse et plusieurs vieilles barbes devisent sur les bans du jardin central. Je n'ai vu qu'un jeune homme en âge d'être élève penché sur un livre.

Après, nous sommes allés voir la mosquée Nasir-ol Molk. Elle ferait jeu égal avec la mosquée Vakil par son état de conservation et par la qualité et la diversité de ses mosaïques. Mais elle a un atout supplémentaire, c'est sa salle de prières éclairée par des vitraux de couleurs. Munie de bons tapis où il fait bon s'asseoir, on peut admirer ses colonnes torsadées qui soutiennent des voûtes aux couleurs chatoyantes.

Il reste encore beaucoup de sites mentionnés dans le guide, mais je ne veux plus en faire qu'un seul, ; ce sera le mausolée de Shah Cheragh. Le frère de l'imam Reza qui mourut à Shiraz au début du IX-ème siècle et reçut au XIV-ème un mausolée exceptionnel ; il est l'objet d'une dévotion importante. Les visiteurs, tous iraniens, sont nombreux à prier à l'intérieur du bâtiment et même agrippés aux grilles de son tombeau. A l'intérieur, tout scintille car le haut des murs et tous les plafonds sont en miroir. La cour, devant le mausolée surmonté d'une haute coupole, accompagné de deux minarets dont le chapeau serait en or, est très vaste. Et la ferveur est immense.

Nous la mesurerons encore ce soir, au sortir du restaurant. La place principale et les rues adjacentes sont couvertes des chars de la passion de l'imam Hossein et la foule les accompagne. Plusieurs sons retentissent de chants religieux, pas tous les mêmes, et les gens se flagellent les épaules à l'aide de petit martinets qui portent des chaînettes métalliques ; on les voit en vente partout. Les gros tambours, montés sur des chariots, viennent derrière les sons et appuient encore les effets des lamentations. Jusqu'à 23 h, la rue résonne de leurs chants. En occident, l'Iran à l'image d'une théocratie qui se maintient en contrôlant par la force le respect de règles religieuses d'un autre âge. Mais ces règles sont admises d'une grande partie de la population et le sentiment religieux est vécu au quotidien. Peut-être pas par tout le monde.

Dimanche 18

C'est le jour du départ, mais il a lieu à 22 h 30. Pour ce dernier jour, nous avons décidé de retourner à Persepolis. De plus, en ce jour ouvré, il n'y a presque personne. J'ai donc pu m'attarder là où les groupes s'agglutinaient en écoutant leur guide bavard et masquaient ce qu'il y avait à admirer. J'ai pu aussi vérifier que je n'avais (presque) rien raté.